

Les chanteuses haïtiennes à Montréal: des témoins d'une culture

Alourdes Amédée

Volume 15, numéro 2, 1993

Femmes et traditions
Women & Tradition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083200ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083200ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Amédée, A. (1993). Les chanteuses haïtiennes à Montréal: des témoins d'une culture. *Ethnologies*, 15(2), 95–106. <https://doi.org/10.7202/1083200ar>

Résumé de l'article

En Haïti, la chanson, largement véhiculée par les femmes, accompagne presque tous les gestes quotidiens qui, dans bien des cas, se réfèrent aux activités domestiques. Cet article présente les résultats d'une recherche menée auprès de femmes haïtiennes venues s'établir à Montréal. Que chantent-elles dans une culture qui n'est pas la leur? Y-a-t-il perte ou maintien de leur répertoire traditionnel? Quelle(s) fonction(s) sociale(s) ces chansons avaient-elles dans leur propre culture et dans leur culture d'adoption? Lorsque la tradition se maintient, ces chansons sont-elles transmises, et si oui comment, à la nouvelle génération native, elle, de Montréal? Telles sont les questions auxquelles tente de répondre cette étude.

LES CHANTEUSES HAÏTIENNES À MONTRÉAL: DES TÉMOINS D'UNE CULTURE

Alourdes AMÉDÉE

Ethnologie des francophones en Amérique du Nord
Université Laval

Y a-t-il chez les chanteuses haïtiennes de Montréal perte ou maintien de leur répertoire traditionnel? Telle est la question à laquelle nous avons essayé de répondre au terme d'une recherche menée auprès de six femmes haïtiennes à Montréal.

Des raisons d'ordre culturel nous ont conduite au choix de notre sujet: un retour symbolique à nos racines et un attachement profond pour toutes les femmes haïtiennes qui nous ont exprimé en chansons, dès notre bas âge, les mélodies, les mots, les images de notre culture d'origine.

Nées en Haïti, ces femmes vivent actuellement en grand nombre à Montréal. Transplantées dans une culture occidentale, elles s'y installent confortablement en répétant: «Ayti chéri pi bon péyi pasé ou nan poin».¹ Ce paradoxe traduit la nostalgie d'une identité culturelle qui apparaît sans cesse comme une «évasion» ou un «désir d'échappatoire». Chants, danses, contes, légendes, mythes, rites des cérémonies vaudou, musique au rythme «endiablé» constituent la trame de leur histoire culturelle.

La société haïtienne est une société de l'oralité dans laquelle la communication sociale est largement véhiculée par la chanson chantée par des femmes. En Haïti, la chanson accompagne en effet presque tous les gestes quotidiens qui, dans bien des cas, se réfèrent aux activités domestiques. Ainsi, les femmes chantent en tous temps, en tous lieux et en toutes circonstances. Pour égayer leur quotidien et s'encourager à leur tâche domestique; pour étourdir parfois leur solitude et aussi pour lancer à l'occasion quelques messages à leur mari inconvenant. Les femmes haïtiennes chantent comme par vocation. À la naissance de son enfant, la mère chante pour «calmer le traumatisme de l'accouchement; pour consoler son bébé et l'endormir, l'instinct et la tradition l'incitent à fredonner».² Nos souvenirs vont aussi aux vendeuses ambulantes haïtiennes: ces femmes, aux paniers de provisions bien garnis et posés sur leur tête, marchent en cadence et annoncent leurs produits comme dans un élan naturel, soutenu par l'impulsion d'une chanson énumérative. Il existe une réelle tradition de la chanson chez les

1. Haïti chérie, il n'existe pas de meilleur pays au monde que toi.

2. André Varagnac, *Les traditions populaires*, Paris, Presses universitaires de France, 1978, coll. «Que sais-je?», n° 1740, p. 115.

femmes haïtiennes, tradition qui se manifeste à tous les niveaux de leurs pratiques culturelles et ce, dès leur prime jeunesse. En jouant à la poupée, par exemple ou en sautant à la corde. Et combien nombreuses sont ces «rondes» chantées, ces jeux si populaires chez les fillettes. Il est aussi de tradition en Haïti, le soir au clair de lune, qu'adolescentes et jeunes adultes de sexe féminin se regroupent pour chanter des contes. D'où l'expression haïtienne: «Tiré conte chanté» (Tirons des contes chantés).

Toutes ces femmes haïtiennes qui ont quitté leur pays ont amené dans leur bagage culturel un peu de cette tradition de la chanson. Voilà qui explique, peut-être, la présence active d'un certain nombre de chanteuses haïtiennes à Montréal. Mais que chantent-elles dans une culture qui n'est pas la leur? La chanson est un reflet de la culture. Étudier le contenu de leur répertoire permettrait donc de répondre, du moins en partie, à la question qu'il est légitime de poser: y a-t-il perte ou maintien de la tradition chez les chanteuses haïtiennes de Montréal? L'objectif de notre recherche était double. D'une part, découvrir l'intérêt des chanteuses pour leur chanson traditionnelle, tant en Haïti qu'à Montréal et, d'autre part, analyser la fonction sociale de la chanson haïtienne dans la culture d'adoption de ces femmes et dans leur propre culture. Nous pouvions alors essayer de mesurer l'importance de cette «greffe culturelle» sur la tradition de la chanson haïtienne.

Cette étude a été réalisée à partir de renseignements recueillis auprès de six informatrices³ de Montréal, âgées entre 12 et 43 ans. L'échantillonnage prenait en compte les différents groupes d'âge, leur acculturation au milieu montréalais (la plupart y vivent depuis au moins 20 ans) et leur milieu de vie d'origine, Haïti, et Montréal, puisque la plus jeune des informatrices y est née.

Nous avons circonscrit, dans le cadre de notre analyse, deux points essentiels qui, à première vue, peuvent sembler contradictoires. Le milieu d'adoption apparaît, à bien des égards, comme socialement aliénant pour les femmes; même la plus jeune qui n'a passé que deux brefs séjours en Haïti, éprouve un certain malaise à vivre dans le milieu montréalais. Et pourtant, le milieu d'adoption libère en même temps, du moins les informatrices adultes, de certaines contraintes socioculturelles, imposées justement par certains aspects de la tradition de leur pays d'origine. Dans un premier temps, nous avons donc vu que le nouveau contexte socioculturel de ces femmes vient constamment entraver leur désir de chanter; d'une part, à cause d'un manque de temps; d'autre part à cause d'une angoisse due à un sentiment de solitude ou d'isolement.

Dans un deuxième temps, nous avons mis en évidence un double désir présent chez ces femmes: la quête d'une identité culturelle et une remise en question du répertoire traditionnel. Cette quête identitaire nous apparaît comme

3. Toutes les personnes rencontrées ont accepté que leurs entrevues soient enregistrées sur cassettes. Les noms donnés, Florence, Angélique, Bernadette, Solange, Jacqueline et Paulette, sont cependant fictifs, garantissant ainsi l'anonymat des informatrices.

une sorte de reconnaissance, de leur part, de la spiritualité vaudou dans leur univers culturel d'origine. Une reconnaissance qui se manifeste par leur désir d'apprendre le répertoire des chansons inspirées du vaudou et par leur fierté de vouloir transmettre cet héritage culturel à leurs enfants. Quant au répertoire traditionnel lui-même, il semble évoluer selon deux tendances: un vent de féminisme qui paraît vouloir balayer toutes les chansons qui dévalorisent l'image de la femme et la montée d'un sentiment nationaliste qui les pousse à revendiquer des chansons à la gloire des héros haïtiens.

Ces constatations nous ont amenée, dans un troisième temps, et en guise de conclusion, à nous interroger sur la survivance et sur la transmission de la chanson traditionnelle haïtienne à Montréal. Il est en effet légitime de se demander si, et comment, les Haïtiennes de Montréal transmettent leurs chansons traditionnelles.

Un désir de chanter qu'on a du mal à satisfaire

En Haïti, comme un peu partout sur la planète, la famille est le premier lien de solidarité. Comme le soulignent cinq informatrices, ce sont généralement des femmes qui occupent le centre de l'espace domestique. Mères, grands-mères, nièces, et souvent même d'autres collaboratrices — servantes et bonnes d'enfants — cohabitent et se partagent les responsabilités du foyer. L'existence de tels appuis familiaux contribue à chasser les problèmes de solitude ou d'isolement des femmes et à les aider à surmonter les obstacles d'ordre matériel. Quant à celles qui travaillent à l'extérieur du cadre familial, les tâches domestiques qui les attendent le soir ne sont pas vraiment, selon les propos de Solange, «un fardeau, car elles sont souvent secondées par d'autres dans l'accomplissement de leur travail de ménagère». Cette collaboration allège la lourdeur du labeur quotidien et permet de jouir de quelques moments de détente. Selon les témoignages des femmes que nous avons rencontrées, la situation est autre à Montréal. Leur temps y est toujours organisé en fonction d'activités multiples: le travail à l'extérieur de la maison; les responsabilités familiales que certaines femmes doivent assumer seules tels l'entretien de la maison et l'éducation des enfants; sans compter les activités d'ordre personnel comme l'acquisition de connaissances nouvelles par des études académiques ou d'autres formes d'apprentissage. Bien souvent, les femmes, selon leurs propres témoignages, doivent cumuler plusieurs de ces activités en même temps, et souvent seules. En Haïti, «nos mères, pour reprendre les termes employés par Bernadette, pouvaient prendre le temps d'amuser leurs enfants en leur chantant de petites chansons, et d'endormir les plus jeunes au refrain d'une berceuse», tandis qu'à Montréal le mode de vie est différent. Les problèmes quotidiens l'emportent sur le désir de chanter. Dans le même ordre d'idées, Solange nous confie que «quand l'esprit est trop préoccupé, on ne pense

pas à chanter». «De trop grandes préoccupations bloquent toute inspiration», poursuit-elle. Cinq informatrices font remarquer qu'en Haïti, contrairement à leur milieu d'adoption, le «Temps» n'est pas un facteur de «stress». On dirait même qu'il ralentit son cours dans ce pays où l'on n'est jamais pressé, où «prendre le temps de vivre» se veut une philosophie populaire. «Alors, dans un tel milieu où l'ambiance invite souvent à la détente et à la fête, on avait le temps de chanter», disent unanimement les femmes. En effet, tout le monde chantait autour d'elles. À la maison comme dans le voisinage, l'apprentissage de la chanson se faisait déjà au berceau. Très jeunes, les aînées chantaient pour leurs cadettes. Elles chantaient d'instinct, parce que c'est comme ça. Parce que dans le pays d'origine de ces femmes, on aime chanter et les plus jeunes répètent ce que chantent les plus âgées. Et ainsi se construit la mémoire collective. Nous pensons ici à Angélique qui dit: «Quand je voulais chanter en Haïti, je ne pensais pas aux paroles, ni à leur signification profonde, ni à leurs valeurs culturelles, ni même aux préjugés qu'elles véhiculent.» Bref, les femmes haïtiennes chantaient en Haïti par ce qu'elles avaient appris à aimer chanter. Parce que, comme le dit si bien Angélique, «Haïti est chanson».

À Montréal, le travail exercé en dehors du cadre familial ainsi que l'accomplissement d'autres tâches quotidiennes absorbent aussi la quasi totalité du temps des femmes. À cela, il faut ajouter la lourde responsabilité de l'éducation des enfants. Les femmes se souviennent que, dans leur pays d'origine, c'est-à-dire dans un contexte social où l'on vit en famille étendue, chacun des membres du réseau familial a sa part de responsabilité. Chacun se sent responsable par exemple de l'éducation des enfants et exercera cette responsabilité quand il aura à le faire. Les soins corporels des enfants ne relèvent pas uniquement non plus des préoccupations de la mère; d'autres femmes y participent. Chacun des membres de la famille supervise même les activités ludiques des enfants.

Cette responsabilité partagée, laisse à la mère le temps de «souffler» et lui permet de gratifier son enfant d'une caresse exprimée bien souvent par une chanson au moment de le coucher. Deux informatrices se rappellent encore les chansons que leurs mères et grands-mères leur chantaient. Aujourd'hui, même si ces souvenirs hantent encore leur esprit, elles se voient souvent dans l'impossibilité de transmettre cette tradition à leurs enfants, car le milieu d'adoption ne laisse pas beaucoup de temps à la gratuité. «Dans bien des cas, force nous est faite de nous limiter à l'essentiel. Sinon!...» un silence..., un geste rotatif de la tête, plein de signification pour nous — nous travaillons sur notre propre culture et sommes donc capable d'interpréter les gestes haïtiens — tient lieu de point final au propos de l'informatrice.

En Haïti, il est plutôt rare que les femmes cumulent à la fois responsabilités domestiques et études, car celles-ci sont généralement complétées, selon bien sûr les normes du contexte haïtien, avant que les filles ne convolent en justes noces. La non-coexistence de ces deux types d'activités exclut, pour la femme, un certain

nombre de problèmes, d'ordre cérébral surtout, dont elles feraient les frais le soir, après leur journée de travail. Mais à Montréal le contexte est différent. Les ambitions personnelles des femmes, et parfois des raisons d'ordre économique, les contraignent à cette tâche supplémentaire. Les unes pour décrocher un bon emploi. Les autres pour satisfaire tout simplement leur curiosité intellectuelle. Mais «les préoccupations constantes de l'esprit étouffent malgré soi l'envie de chanter», déclare Florence. Cependant, «quand on veut s'accorder un petit répit, ajoute cette même informatrice, on fait jouer une cassette. Peu importe la chanson, pourvu qu'elle soit haïtienne... Que l'on soit attentive aux paroles ou pas, cela n'est guère important..., l'essentiel c'est que la musique soit entraînant et nous rappelle «la kay»⁴. Cette réflexion de l'informatrice soulève, à notre avis, une question essentielle. Peut-on, dans le cas de cette informatrice, parler de tradition vivante? Le nouveau contexte culturel des femmes semble grandement contribuer à l'évolution de la tradition de la chanson haïtienne?

Dans leur culture d'adoption, les femmes haïtiennes vivent un sentiment de solitude ou d'isolement qui est nourri par l'absence de leur réseau d'appartenance d'origine: la parenté naturelle et celle par alliance, les amis d'enfance, les relations entre voisins. C'est pourquoi le divorce, avec tout son cortège de frustrations et d'inquiétudes, représente une épreuve si difficile à surmonter pour bon nombre de ces femmes.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est dans une culture occidentale que la plupart des femmes haïtiennes viennent faire l'apprentissage de vivre seules. C'est un mode de vie que l'on ne connaît pas dans la tradition haïtienne. Généralement, les femmes célibataires restent chez leurs parents et celles qui sont séparées ou divorcées peuvent à tout moment réintégrer le toit familial si elles le désirent, en attendant qu'elles se refassent une nouvelle vie. Mais, à Montréal, le compagnonnage familial est pratiquement inexistant. Les femmes sont laissées seules, même dans les moments les plus sombres de leur existence, comme lors d'un divorce par exemple. Bien sûr, le divorce existe aussi en Haïti; mais à Montréal, loin de leur parenté, les femmes qui en sont victimes le vivent comme une mort sociale, du moins dans les premiers temps. L'éclatement de leur famille restreinte, constituée dans leur culture d'adoption, augmente leurs sources d'inquiétude, pour elles-mêmes aussi bien que pour l'éducation de leurs enfants. Dans ce nouveau contexte social, les femmes arrivent-elles à maintenir la tradition de chanter, à la maison par exemple, comme elles, ou leurs mères le faisaient, quand leur solitude leur pesait trop? Prenons à témoins nos informatrices. Florence fait appel à ses souvenirs de jeunesse pour dire qu'elle n'aime pas chanter seule à la maison. Pour elle, chanter évoque la fête, les réunions familiales, le rassemblement. Si parfois, dit-elle, il lui arrive de chanter à la

4. «La kay» est une expression créole qui peut avoir plusieurs sens; ici, elle est employée dans le sens de pays.

maison «pour chasser ses problèmes», elle puise dans son répertoire une chanson traditionnelle dont les paroles sont génératrices de force morale et d'espoir. Mais généralement elle préfère chanter en groupes, en spectacles, car pour elle «chanter est plus qu'un acte social», c'est un «souffle de liberté». «On ne chante pas la liberté toute seule, entre quatre murs.» D'ailleurs, Florence fait partie de la «Troupe Rada», à Montréal. Quand elle monte sur scène, elle est heureuse de communiquer sa «flamme» aux femmes haïtiennes qui l'écoutent. Elle chante des chansons traditionnelles pour inviter les femmes à la solidarité. «Kimbé pas lagé»⁵ est le message qu'elle tend à faire passer aux femmes découragées, aux prises avec de sérieux problèmes.

Mais chanter ne répond pas seulement à ce désir d'évasion et de liberté exprimé par cette informatrice. Aux dires d'une autre femme, la chanson semble prendre par moments, dans sa vie, une dimension affective qui lui est bienfaisante. «Je chante à la maison pour me bercer ou aussi quand j'ai envie de m'aimer», nous confie-t-elle. Cette compensation affective, manifestement témoignée dans ces propos, rejoint un peu la pensée d'André Varagnac: «La chanson adoucit la voix et enveloppe le nouveau-né ou l'enfant dans une sorte de cocon d'amour qui est pour lui bienfaisant.»⁶

L'auteur parle d'un acte social, d'interaction entre la mère et son enfant. Il parle aussi d'une performance. Et cette performance se fait en suivant la tradition; il y a simplement transfert de l'enfant à la femme. Celle-ci est née dans une famille de chanteurs, d'artistes même. À Montréal, à la maison, elle chante pour elle-même, pour sa satisfaction personnelle pour satisfaire sa libido. Les propos de l'informatrice n'expriment-ils pas un changement dans la tradition?

De toutes les femmes interrogées, Jacqueline est la seule à avoir gardé l'habitude de la chanson spontanée à la maison. C'est son père qui lui a transmis cette tradition de la chanson. Il chantait constamment, nous dit l'informatrice. Fidèle à cet héritage culturel, celle-ci chantait en Haïti, en vaquant à ses obligations, ou tout simplement pour s'amuser. Et sa culture d'adoption, nous dit-elle, n'a altéré en rien son goût pour la chanson, «surtout celle chantée à domicile, en toute liberté», pour exprimer ses émotions de quelque nature qu'elles soient. Elle chante continuellement pour son fils, en tout temps et en toutes circonstances. D'ailleurs celui-ci semble, lui aussi, développer le goût pour la chanson. Tout jeune, il sait déjà réclamer de sa mère sa chanson préférée, et une comptine traditionnelle se trouve parmi ses chansons de prédilection.

5. «Troupe Rada», troupe folklorique de Montréal. «Rada» est le nom d'un rituel suivi par les «loa», divinités vaudou.

6. «Kimbé pas lagé» peut se traduire par «Tenons bon».

7. André Varagnac, *Les traditions populaires*, Paris, Presses universitaires de France, 1978, coll. «Que sais-je?», n° 1740, p. 115.

Les chansons d'inspiration vaudou, marque d'appartenance à la culture d'origine des femmes

Certaines chansons inspirées de cette religion héritée d'Afrique rappellent aussi aux femmes leur éternelle migration de l'Afrique aux Antilles, des Antilles en Occident. D'ailleurs, Jacqueline a exprimé sans ambages cette perpétuelle rupture de l'Haïtien avec lui-même, avec ses racines profondes: «l'Haïtien est un peuple qui est toujours en train de partir, dit-elle, de renoncer à lui-même, de quitter ce qu'il possède de plus précieux: sa Culture». Les informatrices sont parties elles-mêmes pour un monde d'«Ailleurs», insécurisant, où rien ne correspond à leurs propres réalités. Mais, même quand elles ont tout quitté, il leur reste toujours quelques refrains qui leur viennent d'une tradition dont elles sont porteuses. Quand elles sont trop angoissées pour chanter, elles fredonnent. Et dans les moments sombres de leur existence, selon les témoignages de quatre d'entre elles, «ce sont les airs vaudou qui émergent spontanément de leur être». Solange nous dit qu'elle ne sait pas pourquoi ces chansons l'habitent, elle qui n'a jamais eu d'adeptes du vaudou dans son entourage immédiat. Pourtant, à Montréal, elle aime les chanter. Et quand son répertoire trop limité l'oblige à refouler le désir de chanter ces chansons, «[sa] frustration devient grande», nous avoue-t-elle. Alors, pour combler ce vide culturel, conséquence même «d'une culture hybride», elle se rabat sur l'achat de disques. L'emploi de cette technologie moderne, principalement dû au changement de contexte culturel, offre quand même aux femmes l'occasion d'apprendre ce qu'elles ne peuvent plus entendre ou apprendre par la tradition orale. En effet, les disques ne jouent-ils pas une double fonction dans l'espace domestique des femmes? Tout en comblant ce vide culturel — que l'informatrice appelle elle-même «une forme d'ignorance flagrante de sa propre culture» — les disques sont des porteurs de la tradition de la chanson haïtienne, encore très vivante de nos jours en Haïti; ils sont aussi un moyen d'apprentissage informel pour les femmes.

Le vaudou, religion considérée comme païenne et étrange par les uns, folklorique dans ses mots, ses chants et ses rites exotiques par les autres, traité de grossières superstitions par l'Église chrétienne, est un monde d'interdits pour les filles de «bonne famille» en Haïti. Toutefois, Bernadette semble avoir joui d'une plus grande liberté que les autres femmes dans sa famille. Déjà en Haïti, elle assistait aux cérémonies vaudou. Ses parents ne lui ont jamais interdit la fréquentation de ces lieux. Et pourtant, même eux refusaient de chanter ces chansons à la maison et ils interdisaient à leur fille de les chanter. Cette réticence nous paraît révélatrice de la non-intégration d'une réalité culturelle qui prend alors la forme d'une sous-culture dans l'univers mental des parents de l'informatrice. Pourtant, le père de Bernadette est chef d'orchestre, et l'on sait combien les musiciens haïtiens ont largement exploité l'imagerie vaudou dans la conception de leur musique. Devons-nous imputer cette attitude au respect des

normes établies? Quoi qu'il en soit, il nous apparaît évident que, même dans ce cas bien particulier, le goût pour ces chansons n'a pas été transmis à l'informatrice par sa famille immédiate. Celle-ci s'est constitué un répertoire au gré des circonstances et aujourd'hui, à Montréal, elle tient à l'offrir en spectacle, par souci de sensibiliser la «conscience haïtienne» à quelque chose qui exprime, dit-elle, «sa culture profonde et qu'une religion importée de l'Occident a toujours méprisée».

Angélique, elle, se souvient de ces roulements de tambour qui annonçaient quelque part une cérémonie vaudou. La voix des «hounsis»⁸ qui s'élevaient à l'unisson, au loin dans les nuits profondes, berçait son sommeil et réveillait en elle, pour répéter ses propres termes, «un je ne sais quoi». Cette attirance pour le vaudou s'est manifestée très tôt chez cette informatrice. Elle avait 16 ans quand elle a créé sa troupe de danse, «Yan va lou club»⁹. Son premier spectacle vaudou, organisé avec la complicité de son père — lui-même aussi chef d'orchestre — à proximité d'une Église, fut à la fois objet d'étonnement et de scandale; parce que, justement, elle venait de transgresser les normes établies, et cela lui valut une sanction sociale: de fille de «bonne famille» qu'elle était, elle est devenue, aux yeux de la société «bien pensante», une «canaïlle».

Dès son arrivée à Montréal, elle s'est intégrée à une chorale haïtienne et y a appris tout un répertoire vaudou. Les chansons vaudou, confie-t-elle, «sont comme une réponse à ma condition d'immigrante en terre étrangère». Elle a l'impression de vivre une sorte de «dédoublement». «Mon corps est ici, dit-elle, mon âme ailleurs.» «Un ailleurs, explique-t-elle, que je me représente comme un univers spirituel où mon âme frôle les dieux qui m'investissent de la force psychologique dont je suis toujours en quête pour vivre dans ma culture d'adoption.»

La transmission de cette culture paraît tellement importante, pour l'informatrice, qu'elle va jusqu'à penser que ces chansons devraient être insérées dans le programme scolaire en Haïti, au même titre que les chansons religieuses des chorales et celles à caractère ludique, au programme éducatif des écoles.

Ces propos nous amènent à penser que le vaudou constitue un patrimoine culturel vivant en Haïti. Qu'il s'agisse d'activités agraires, du domaine de l'art populaire, de la culture matérielle, de la question du mariage traditionnel, des proverbes, des codes langagiers, tout renvoie à un «dieu», prend forme d'un symbole, revêt une connotation attribuable au vaudou.

Paulette, par contre, la plus jeune de nos informatrices, née à Montréal de parents haïtiens il y a 12 ans et qui a déjà à son actif une belle carrière de chanteuse

8. «Hounsis»: homme ou femme qui a passé par les rites d'initiation et qui assiste le «houngan» (prêtre du vaudou) ou la «manbo» (prêtresse du vaudou).

9. «Yan va lou», nom inspiré d'une danse exécutée, le corps penché en avant, les mains posées sur les genoux pliés et qui s'accompagne d'ondulations des épaules.

ne tient pas, comme les autres femmes que nous avons rencontrées, à «transmettre» la culture vaudou. Si elle chante des chansons vaudou en spectacle, c'est pour répondre aux exigences des dirigeants de sa carrière, c'est-à-dire son oncle, sa mère et d'autres responsables de sa formation. Personnellement, nous dit-elle, «ce sont les chansons à caractère social qui m'attirent». Elle aime chanter la non violence, l'égalité sociale, la justice distributrice. C'est par ces types de chansons qu'elle pense «communier avec le peuple haïtien qui souffre de pauvreté et d'injustice flagrante». Chanter la justice est sa «façon de lutter avec le peuple haïtien», dit-elle.

Ce désir de chanter des chansons à caractère social qui, somme toute, trouvent leur place aussi bien en Haïti qu'à Montréal — car il existe là aussi nombre de problèmes sociaux — montre bien que le contexte social est déterminant dans la culture d'un individu. En effet, n'ayant jamais été vraiment imprégnée de la culture haïtienne, vivant dans un milieu culturel où le profane l'emporte sur le religieux — c'est-à-dire que les mots puisent leur sens dans le vécu et non dans l'imaginaire — notre informatrice ne se sent aucunement liée par les chansons vaudou qui se réfèrent à un imaginaire collectif n'ayant pas pour elle de réelle signification. Les cérémonies vaudou simulées sur scène lors de ses spectacles n'ont pour elle qu'un caractère folklorique.

Toutes nos informatrices adultes affirment qu'elles doivent transmettre la culture haïtienne à leurs enfants, leur parler de la réalité vaudou, leur apprendre les chansons qui lui sont attribuées. Comme le dit Solange, «on ne doit rien reprocher à nos parents, ils nous ont élevés selon les normes sociales haïtiennes. C'est à nous de questionner aujourd'hui la tradition». Et ses propos rejoignent ceux des autres femmes. Cependant, un problème fondamental se pose pour elles. Comment favoriser cet apprentissage à leurs enfants dans leur culture d'adoption? Il est vrai, comme le suggèrent certaines, qu'elles peuvent recourir aux disques, aux enregistrements sonores de toutes sortes. Toutefois, si les bandes sonores transmettent les mots, facilitent l'apprentissage de la mélodie, elles ne peuvent transmettre l'esprit ou la pensée vaudou que seule une transmission de savoirs par filiation peut assurer. On peut toujours, selon une autre informatrice, amener les enfants dans des fêtes haïtiennes; c'est vrai. Mais nous sommes consciente que ces activités sporadiques et souvent de courte durée ne suffisent pas à développer une tradition. S'il est vrai, selon cette même informatrice, qu'«on ne peut parler de tradition de chansons haïtiennes sans parler du vaudou qui est lui-même une religion chantée», il nous paraît en même temps difficile que les femmes puissent maintenir cette tradition en dehors du contexte dans lequel celle-ci s'est développée.

Une remise en question du répertoire traditionnel

La chanson traditionnelle haïtienne a largement exploité les normes culturelles qui régissent la conduite de la femme, lui assignant sa place au foyer. Mais cette même tradition chante aussi la femme. Elle honore son nom dans ses plus grands succès. Alors, quelle image de la femme véhicule-t-elle? À quelles valeurs féminines cette tradition fait-elle référence?

Pour les femmes haïtiennes, le fait de vivre dans une culture étrangère a sans nul doute contribué à leur faire prendre conscience de ce que véhiculent nombre de chansons: la suprématie de l'homme sur la femme en Haïti. En général, ces chansons reflètent des éléments culturels qui dévalorisent l'image de la femme. Toutes les informatrices adultes, concernées par la question, interrogent sérieusement ce répertoire où la suprématie de l'homme haïtien est flagrante, où la femme, réduite à ses casseroles et à ses aiguilles, n'apparaît que comme toile de fond. Ce qu'il nous semble important de relever, c'est que la chanson demeure encore un instrument culturel puissant en Haïti. Elle continue de véhiculer ces préjugés, de dévaloriser, dans bien des cas, l'image de la femme haïtienne qui, de tout temps, a contribué au développement matériel et culturel du pays, qui, souvent analphabète mais rêvant d'idéal, a contribué, par le fruit de son travail, à la formation de ses fils, de l'«élite intellectuelle masculine haïtienne».

Toutes les informatrices adultes s'accordent pour dire qu'il est temps que les chanteuses, par le biais de leurs chansons, rendent aux hommes haïtiens «la monnaie de leur pièce». Trois d'entre elles pensent même composer des chansons qui fassent part de leurs revendications. La chanson traditionnelle, certes, ne s'évanouira pas. Mais la question que nous nous posons est celle-ci: la fonction sociale attribuée à la chanson traditionnelle en Haïti, c'est-à-dire celle de la cohésion familiale, des rapports étroits entre voisins et amis, ne sera-t-elle pas plutôt investie d'une nouvelle fonction davantage revendicatrice?

Depuis quelques années, les problèmes de pauvreté et de misère qui s'abattent sur Haïti ne sont un secret pour personne. Tout le monde en parle, chacun selon son champ d'intérêt. Certains abordent la question en termes économiques, d'autres sous l'angle politique, d'autres enfin sous l'aspect socioculturel. Dans la sphère culturelle, la chanson semble avoir un rôle à jouer. Les chanteuses s'attribuent une fonction sociale. En effet, elles pensent qu'il faut actualiser les chansons haïtiennes, qu'il devient urgent de s'attaquer aux problèmes sociaux par de nouveaux messages, de lancer de nouveaux enseignements au peuple pour le tirer de son inertie. C'est dans ce sens que les femmes se prononcent pour un répertoire renouvelé, teinté de patriotisme. «La chanson traditionnelle ne chante pas suffisamment ses héros», nous dit Solange. «Aucune n'honore nos poètes nationaux; pourtant la littérature haïtienne en regorge.»

Ainsi des thèmes nouveaux s'imposent. Et que dire, selon cette même informatrice, des chansons qu'on pourrait composer autour des relations entre

hommes et femmes, parents et enfants!

Nous savons que la chanson a de multiples aspects. Elle peut, par exemple, exalter les sentiments collectifs et faire la satire d'une société. Nous retenons ici ces deux aspects, car ils semblent répondre à la double fonction que les Haïtiennes de Montréal voudraient attribuer à leur chanson. Leur contexte social ayant changé, leur vision des choses a aussi changé. Leurs réalités quotidiennes comportent d'autres éléments culturels qui les amènent à questionner certains aspects de leur culture d'origine. Elles y restent attachées; elle est même devenue, pour ces femmes, un moyen d'évasion; mais ce qui est nouveau chez elles, c'est ce regard «étranger» avec lequel elles peuvent désormais percevoir leur propre culture. Ce qui, bien sûr, les sensibilise à un certain nombre de problèmes contre lesquels elles s'insurgent. Et la chanson exprime cette prise de conscience. Les femmes chantent et veulent continuer à le faire parce qu'elles croient que la chanson a tissé la vie de chaque Haïtien; parce qu'elles sont persuadées que même quand tous les mots seront épuisés, il restera toujours à l'Haïtien un air à fredonner... Et celles qui ont tissé la grande chaîne haïtienne par une berceuse à la naissance, une comptine pour l'éveil à la vie, un conte chanté pour faire l'éducation sociale et morale, ce sont précisément les femmes haïtiennes.

Conclusion

Nous venons de voir que, malgré un nouveau contexte social et en dépit des contraintes auxquelles elles sont confrontées, les Haïtiennes transplantées à Montréal continuent de chanter leurs chansons traditionnelles qui sont pour elles une marque d'appartenance culturelle. Nous pouvons cependant nous demander si, et comment, ces chansons sont transmises à la nouvelle génération, native, elle, de Montréal.

On dit souvent que partir c'est mourir un peu. Si l'on entend ici cette maxime dans le sens d'une mort sociale, on ne peut qu'être d'accord. Si nous disons cela, ce n'est ni par sentimentalisme, encore moins par exotisme. C'est qu'en réalité nous constatons une nouvelle forme d'apprentissage de la chanson traditionnelle par les bandes sonores. Cette technologie moderne remplace l'apprentissage de la chanson par la transmission orale. La tradition de la chanson orale s'éteint. Fort heureusement, quatre des femmes que nous avons rencontrées ont investi d'autres lieux de performance, c'est-à-dire une scène de spectacles; elles n'aiment y chanter que les chansons traditionnelles de leur famille, apprises dans leur culture d'origine. Phénomène d'identification, certes, mais aussi volonté de transmettre leur héritage culturel.

Comme tout ce qui vit, les sociétés changent. Les chansons aussi évoluent. Les chanteurs doivent s'adapter, créer, actualiser pour toucher la vie et rejoindre l'âme de leur peuple. Les femmes que nous avons rencontrées à Montréal sont, elles aussi, conscientes que le répertoire traditionnel de leur chanson doit changer.

Mais nous pensons que ce changement ne peut se faire, à Montréal, que par le biais de la technologie. Celle-ci supplée, en effet, à Montréal, aux fêtes traditionnelles, aux réunions familiales où tout le monde chantait, où les tout-petits balbutiaient leurs premiers refrains et exécutaient leurs premiers pas de danse. Haïti, Montréal, une culture d'origine, une culture d'adoption. Deux réalités aussi qui désormais s'inscrivent dans la trajectoire de la tradition des femmes haïtiennes de Montréal, tradition qu'elles continuent d'exprimer par la chanson.